

IRRÉSISTIBLE ALCHIMIE

À Moshe qui a sacrifié tant de choses pour moi.

L'édition originale de cet ouvrage est parue aux Éditions *Walker & Company*
sous le titre : *Perfect Chemistry*.

Walker & Company, 175 Fifth Avenue, New York, New York 10010.

www.walkeryoungreaders.com

© Simone Elkeles, 2009

Tous droits réservés.

Pour la traduction française

© 2011, Éditions La Martinière Jeunesse, une marque de La Martinière
Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-4454-3

Retrouvez toutes nos parutions sur :

www.lamartinieregroupe.com et www.lamartinierejeunesse.fr

IRRÉSISTIBLE ALCHIMIE

SIMONE ELKELES

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cyril Laumonier

La Martinière **j.**
FICTION

1

BRITTANY

Tout le monde sait que je suis parfaite. Ma tenue est parfaite. Ma vie est parfaite. Même ma famille est parfaite. Certes, tout cela n'est qu'un mensonge mais tant pis, je me suis démenée pour qu'on y croie. Si la vérité venait à éclater, je pourrais dire adieu à mon image de perfection absolue.

Debout devant le miroir de ma salle de bains, la musique à plein régime, j'essuie pour la troisième fois la ligne irrégulière que je me suis dessinée sous l'œil. J'ai les mains qui tremblent. Je ne devrais pas stresser autant à l'idée de rentrer en terminale et de retrouver mon copain après un été loin de lui, mais ça commence mal. Tout va de travers ce matin. D'abord, mon fer à friser a émis des signaux de fumée avant de s'éteindre. Puis j'ai perdu un bouton de mon chemisier préféré. Maintenant, mon khôl agit selon sa propre volonté. Si je pouvais choisir, je resterais dans mon lit douillet et passerais la journée à manger des cookies à peine sortis du four.

— Brit, descends, hurle maman depuis l'entrée, d'une voix stridente.

D'instinct, j'ai très envie de l'ignorer, mais cela n'apporterait que des disputes et des cris, et pour moi un affreux mal de crâne.

— J'arrive dans une seconde !

Je prie alors pour que mon crayon file droit.

Enfin, j'ai réussi, je lance le crayon sur ma commode, vérifie le résultat deux ou trois fois dans le miroir, éteins ma stéréo et me précipite dans le couloir.

Maman se tient au pied du grand escalier et m'inspecte de haut en bas. Je me redresse. Je sais, je sais : à dix-huit ans, je ne devrais plus me soucier de l'avis de ma mère. Mais on ne peut pas comprendre la vie de la famille Ellis sans en faire partie. Ma mère souffre de stress. Pas le genre de stress qu'on résout grâce à de petites pilules bleues. Quand elle est en crise, c'est tout son entourage qui en pâtit avec elle. Selon moi, cela explique pourquoi papa part travailler avant qu'elle ne se lève ; ainsi, il n'a pas à se préoccuper d'elle le matin.

— Le pantalon, atroce. La ceinture, sublime, s'exclame maman en les pointant du doigt. Quant à ce bruit que tu appelles musique, heureusement que tu l'as coupé. Il commençait à me donner mal à la tête.

— Bonjour à toi aussi, maman.

Je descends les marches et l'embrasse sur la joue. L'odeur si forte de son parfum me pique le nez à mesure que je m'approche d'elle. Si tôt le matin, elle est déjà resplendissante dans sa robe de tennis Ralph Lauren, collection Blue Label.

— Je t'ai acheté ton gâteau préféré pour ton premier jour de classe, me dit maman en montrant un sachet qu'elle gardait caché derrière son dos.

— C'est gentil, mais non.

Du regard, je cherche ma sœur :

— Où est Shelley ?

— Dans la cuisine.

— Sa nouvelle auxiliaire est arrivée ?

— Elle s'appelle Baghda et non, elle n'arrive que dans une heure.

— Tu lui as bien dit que la laine lui irritait la peau ? Et qu'elle tirait les cheveux ?

Ma sœur est très forte pour nous faire comprendre avec son langage à elle qu'elle déteste la laine. Récemment, elle s'est mise à tirer les cheveux, ce qui a entraîné de nombreux incidents. Et dans cette maison, tout incident, même minime, devient aussi grave qu'une collision entre deux voitures, alors il faut à tout prix les éviter.

— Oui, et encore oui. Brittany, j'ai prévenu ta sœur, ce matin. Si elle fait encore des siennes, on se retrouvera une nouvelle fois sans auxiliaire.

Je pénètre dans la cuisine pour ne plus entendre maman s'éterniser comme d'habitude sur l'agressivité de Shelley. Ma sœur se tient près de la table dans son fauteuil roulant, concentrée sur la nourriture préparée spécialement pour elle car, malgré ses vingt ans, elle ne sait ni mâcher ni avaler comme tout le monde. Une nouvelle fois, son repas a atterri sur son menton, ses lèvres et ses joues.

— Salut, Shelley jolie.

Je me penche sur elle et lui essuie le visage avec sa serviette.

— C'est le jour de ma rentrée. Souhaite-moi bonne chance.

Shelley me tend des bras tremblotants et me lance un sourire de travers. J'adore son sourire.

— Tu veux me faire un câlin ?

Je sais parfaitement qu'elle en a envie. Les médecins nous disent sans cesse que plus Shelley sera en contact avec le monde extérieur et mieux elle se portera.

Shelley acquiesce. Je me glisse dans ses bras en faisant attention à garder mes cheveux éloignés de ses mains. Quand je me redresse, j'entends maman souffler.

— Brit, tu ne peux pas aller au lycée dans cet état.

— Dans quel état ?

Elle secoue la tête et soupire, énervée :

— Regarde ton haut.

En baissant les yeux, j'aperçois une tache sur mon haut Calvin Klein. Mince, la bave de Shelley. Un bref regard sur le visage triste de ma sœur m'apprend ce qu'elle ne peut exprimer par les mots : « Shelley est désolée. Shelley ne voulait pas gâcher ta tenue. »

— Pas de problème.

Mon image « parfaite » vient cependant d'en prendre un coup.

Maman, les sourcils froncés, mouille une serviette en papier sous le robinet puis tapote la tache. J'ai l'impression d'avoir deux ans.

— Monte te changer.

— Maman, ce n'est qu'un peu de pêche.

Je m'exprime doucement pour que l'on ne se mette pas à crier. Je veux absolument éviter que ma sœur ne se sente coupable.

— Ça laisse des traces. Tu ne tiens tout de même pas à ce que les gens croient que tu négliges ton apparence ?

— Bon, j'y vais.

Comme j'aimerais que maman soit dans un de ses bons jours où elle ne m'assomme pas pour tout et n'importe quoi.

J'embrasse ma sœur sur le haut du crâne, histoire de la rassurer, qu'elle n'aille pas s'imaginer que ses débordements me dérangent d'une manière ou d'une autre. Et je conclus sur une note positive :

— Je te retrouve après les cours, Shelley, on doit encore terminer notre tournoi d'échecs.

Je remonte les marches deux par deux. Une fois dans ma chambre, je jette un œil à ma montre : déjà sept heures dix ! Ma meilleure amie, Sierra, va me tomber dessus si je passe la prendre en retard. J'attrape un foulard bleu clair de ma penderie et prie pour qu'il fasse l'affaire. Peut-être que personne ne remarquera la tache de bave si je le noue correctement.

Quand je redescends, maman inspecte de nouveau ma tenue :

— Le foulard, sublime.

Ouf !

Puis elle me met le gâteau entre les mains.

— Tu le mangeras en chemin.

En me dirigeant vers ma voiture, j'en prends machinalement une bouchée. Malheureusement, il n'est pas aux myrtilles. Il est aux bananes et aux noix, et les bananes sont trop cuites. Ce gâteau me renvoie alors à ma propre image : de l'extérieur, il semble parfait, mais à l'intérieur, c'est du grand n'importe quoi.

2

ALEX

— **A**lex, lève-toi !
Je menace mon petit frère du regard et ensevelis ma tête sous l'oreiller. Depuis que je partage ma chambre avec mes frères de onze et quinze ans, pas moyen d'être tranquille. Mon dernier refuge reste ce simple coussin à travers lequel je me mets à grogner :

— Dégage, Luis. *No estás chigando.*

— Je déconne pas. *Mamá* m'a dit de te réveiller pour que tu ne sois pas en retard en cours.

La terminale. Je devrais être fier d'être le premier de la famille Fuentes à finir le lycée. Mais après la remise des diplômes débutera la vraie vie, et l'université demeure un rêve inaccessible, je le sais bien. Aller en terminale, pour moi, c'est comme être en préretraite. Je sais que je peux continuer, mais tout le monde souhaite me voir partir.

J'entends fébrilement la voix fière de Luis à travers l'oreiller :

— J'ai mis mes vêtements tout neufs. Les *nenas* ne pourront pas résister à un si beau Latino.

— Tant mieux pour toi.

— *Mamá* m'a ordonné de te renverser cette carafe d'eau sur la tête si tu ne te lèves pas.

Un peu d'intimité, c'est trop demander pour une fois ? Je prends l'oreiller et le balance à travers la pièce : dans le mille ! L'eau se renverse intégralement sur Luis.

— Arhhh ! hurle-t-il. Je n'avais rien d'autre à me mettre.

On entend un éclat de rire de l'autre côté de la porte. Carlos, mon autre frère, se marre comme une baleine. Du moins jusqu'à ce que Luis lui saute dessus. De mon côté, j'observe le combat partir en vrille tandis que mes deux petits frères se balancent des coups de pied et des coups de poing.

Ils cognent bien, me dis-je fièrement pendant qu'ils continuent de se frapper. Cependant, je suis l'aîné et il est de mon devoir de les séparer. J'attrape Carlos par le col mais trébuche sur la jambe de Luis et m'étale sur le sol avec eux. Je n'ai pas le temps de me relever que je sens de l'eau glacée éclabousser mon dos. Je me retourne soudain et aperçois *mi'amà* qui nous arrose tous les trois, tenant fermement un seau au-dessus de nos têtes, elle déjà en uniforme pour partir travailler. Elle est caissière dans une épicerie de quartier à quelques rues de la maison. Le salaire n'est pas extraordinaire mais nous arrivons à nous en sortir.

— Debout !

Elle semble plus furieuse que jamais.

— Merde, *Ma* ! s'écrie Carlos en se relevant.

Mi'amà plonge sa main dans le reste d'eau glacée et la lui lance en plein visage. Luis éclate de rire mais avant de réaliser ce qui se passe, il s'en prend une giclée aussi. Ils n'apprendront donc jamais ?

— Tu as quelque chose à ajouter, Luis ?

— Non, maman, répond Luis, qui se tient droit comme un bon petit soldat.

— Tu as d'autres gros mots à faire sortir de ta *boca*, Carlos ?

Elle approche sa main du seau en guise d'avertissement.

— Non, maman, fait le soldat numéro deux.

— Et toi, Alejandro ?

Elle plisse alors les yeux vers moi. D'un air innocent, avec mon sourire irrésistible, je lui réponds :

— Quoi ? J'essayais de les séparer.

Et, bien sûr, je reçois de l'eau en plein visage.

— Tu aurais dû les séparer plus tôt. Maintenant, habillez-vous et venez prendre le petit déjeuner avant de partir à l'école.

À croire que mon sourire n'est pas si irrésistible que ça.

Après une douche rapide, je retourne dans ma chambre, une serviette nouée autour de la taille. Là, je trouve Luis avec un de mes bandanas sur la tête et j'en ai un haut-le-cœur. Je le lui retire immédiatement.

— Ne touche plus jamais à ça, Luis.

— Pourquoi ?

Ses yeux marron si profonds traduisent toute son innocence.

Pour Luis, ce n'est qu'un bandana. Pour moi, il définit mon présent et mon absence de futur. Comment suis-je censé expliquer cela à un gosse de onze ans ? Il sait ce que je suis. Tout le monde sait que ce bandana porte les couleurs du gang des Latino Blood. La rancœur et la soif de vengeance m'ont introduit dans le gang et il n'y a plus d'échappatoire pour moi, aujourd'hui. Mais j'aimerais mieux mourir plutôt que de laisser un de mes frères se faire enrôler.

Je fais une boule du bandana.

— Luis, touche pas à mes affaires, surtout celles du Blood.

— J'aime bien les couleurs, rouge et noir.

C'était bien la dernière chose que je voulais entendre.

— Si je te revois le porter, tu finiras *bleu et noir*. Compris, petit frère ?

Il se met à trembler.

— Oui, compris.

Alors qu'il quitte la pièce à toute allure, je me demande s'il se rend vraiment compte de la situation. Je préfère ne pas trop y penser ; j'attrape un T-shirt noir dans mon armoire et enfile mon jean délavé et déchiré. Tandis que je noue mon bandana autour du front, *mi'amà* me crie depuis la cuisine :

— Alejandro, viens manger avant que ça ne refroidisse. *De prisa*, allez !

— J'arrive !

Je ne comprendrai jamais pourquoi elle attache autant d'importance à la nourriture.

Quand j'arrive, mes frères sont déjà en train d'engloutir leur petit déjeuner. J'ouvre la porte du réfrigérateur et en passe le contenu en revue.

— Assieds-toi.

— *Ma*, j'attrape juste...

— Alejandro, tu n'attrapes rien du tout. Assieds-toi. Nous sommes une famille et nous allons manger ensemble, comme il se doit.

Je soupire et m'assois à côté de Carlos. Parfois, faire partie d'une famille si unie présente quelques inconvénients. *Mi'amà* met alors une énorme portion de *huevos* et *tortillas* devant moi.

— Pourquoi tu ne m'appelles pas Alex ? dis-je, tête baissée, en fixant le contenu de mon assiette.

— Si j'avais voulu t'appeler Alex, je ne me serais pas pris la peine de te prénommer Alejandro. Tu n'aimes pas le prénom que nous t'avons donné ?

Tout à coup, mon corps entier se raidit. On m'a légué le prénom d'un père qui n'est plus de ce monde, auquel j'ai succédé au rang d'homme de la maison. Alejandro, Alejandro Jr, Junior.

— Est-ce que ce serait grave ?

Je marmonne ma question en plantant ma fourchette dans un morceau de *tortilla* puis lève les yeux pour voir sa réaction.

Maman lave la vaisselle en me tournant le dos.

— Non.

— Alex veut se faire passer pour un Blanc, intervient Carlos. Frérot, tu peux changer ton prénom, cela n'empêchera personne de voir que tu es bel et bien un *Mexicano*.

— Carlos, *cállate la boca*.

Le voilà prévenu. Rien à voir avec le fait d'être blanc. J'aimerais simplement qu'on ne m'associe plus à mon père.

— *Por favor*, les garçons, supplie maman. Vous vous êtes assez battus pour aujourd'hui.

— *Mojado*, s'amuse Carlos, qui me traite de poule mouillée.

Il est allé trop loin. Je me lève, ma chaise crisse contre le sol. Mon frère fait de même et s'approche tout près de moi. Il sait pourtant que je peux lui casser la gueule. Un jour, son ego surdimensionné lui causera des ennuis avec les mauvaises personnes.

— Carlos, assis, ordonne *mi'amà*.

— Sale Chicano, me lance Carlos avec un accent exagéré. Encore mieux, *es un ganguero*.

— Carlos ! hurle *mi'amà*.

Elle s'avance vers lui mais je la devance et chope mon frère par le col.

— Oui, c'est ce que tout le monde pense de moi. Mais si tu continues de raconter des conneries, c'est aussi ce que l'on pensera de toi.

— Mon frère, on pensera toujours quelque chose de moi, c'est inévitable. Que je le veuille ou non.

À ces mots, je lâche prise.

— Tu as tort, Carlos. Tu vaux mieux que ça.

— Mieux que toi ?

— Oui, tu vaux mieux que moi et tu le sais. Maintenant, demande pardon à *mi'amà* pour ce que tu viens de dire devant elle.

Carlos sait que je ne plaisante pas.

— Pardon, *Ma*.

Puis il se rassoit, en me lançant un regard noir ; sa fierté en a pris un sacré coup. *Mi'amà* se tourne et ouvre le réfrigérateur pour essayer de cacher ses larmes. Elle s'inquiète pour Carlos. Il n'est qu'en seconde et les prochaines années vont soit le construire, soit le détruire.

J'attrape ma veste de cuir noir, il faut que je sorte d'ici. J'embrasse *mi'amà* sur la joue en m'excusant d'avoir gâché son petit déjeuner, puis je m'en vais en songeant à la manière d'empêcher Carlos et Luis de suivre mes traces tout en les guidant vers un meilleur chemin. La situation ne manque pas d'ironie.

Dans la rue, des types portant le même bandana que moi m'adressent le signe des Latino Blood : la main droite qui tape deux fois le bras gauche, avec l'annulaire replié. Le sang brûle dans mes veines alors que je les salue de la même façon en grim pant sur ma moto. Ils veulent un membre de gang pur et dur, avec moi ils sont servis. Je m'efforce comme un damné de passer pour un caïd devant le reste du monde. Parfois je me surprends moi-même.

— Alex, attends, s'exclame une voix féminine bien familière.

Carmen Sanchez, ma voisine et ancienne copine, court dans ma direction.

— Salut, Carmen.

— Tu m'amènes au bahut ?

Sa courte jupe noire laisse voir des jambes incroyables et son haut moulant met en valeur ses petits *chichis* si mignons. Autrefois, j'aurais fait n'importe quoi pour elle, mais c'était avant que je ne la surprenne dans le lit d'un autre garçon cet été. Ou plutôt dans sa voiture.

— Allez, Alex. Je promets de ne pas te mordre... à moins que tu ne me le demandes.

Carmen est ma pote des Latino Blood. Qu'on soit en couple ou non, on se soutient l'un l'autre. C'est la règle entre nous deux.

— Monte.

Carmen place délibérément ses mains sur mes hanches tout en s'appuyant contre mon dos. Mais cela ne provoque pas l'effet qu'elle espérait sans doute. Qu'est-ce qu'elle croit ? Que je vais oublier le passé aussi facilement ? Hors de question. Parce que ce qui me définit, moi, c'est ma propre histoire. Il faut que je me concentre sur mon entrée en terminale, sur le présent, ici et maintenant. Malheureusement, c'est loin d'être évident car, après la remise des diplômes, mon avenir s'annonce aussi pourri que l'a été mon passé.

3

BRITTANY

— **S**ierra, à chaque fois que je baisse le toit de cette voiture, on dirait que je suis passée à travers une tornade. Mes cheveux ne ressemblent plus à rien.

Ma meilleure amie et moi roulons sur Vine Street, en direction du lycée de Fairfield, dans ma nouvelle décapotable gris métallisé.

« L'apparence extérieure compte plus que tout. » Ce sont mes parents qui m'ont enseigné cette devise qui régit ma vie. Voilà la seule raison pour laquelle je n'ai fait aucun commentaire lorsque mon père m'a offert cette BMW, ce cadeau extravagant, pour mon anniversaire, il y a deux semaines.

— Nous vivons à une demi-heure de la « ville des vents », c'est normal, souligne Sierra qui laisse pendre sa main à l'extérieur de la voiture. Chicago n'est pas une ville connue pour la douceur de son climat. Et puis, Brit, tu ressembles à une déesse grecque avec ces cheveux dorés et sauvages. Tu es simplement nerveuse à l'idée de revoir Colin.

Mes yeux dévient sur la photo de Colin et moi, celle en forme de cœur que j'ai collée sur le tableau de bord.

— Un été loin l'un de l'autre nous aura certainement changés.

— La distance rapproche parfois les gens, rétorque Sierra. Tu es capitaine de l'équipe des pom-pom girls et lui de l'équipe de football américain. Vous êtes faits pour être ensemble. Comme le sirop d'érable sur les *pancakes*. C'est comme ça !

Colin a téléphoné plusieurs fois cet été depuis la villa familiale où il séjournait avec des amis. Malgré tout, je ne sais pas où en est notre relation.

— J'adore ton jean, s'exclame Sierra, hypnotisée par mon pantalon taille basse délavé. Il faudra absolument que tu me le prêtés.

— Ma mère le déteste.

Je me recoiffe au feu rouge pour essayer d'atténuer les frisottis.

— D'après elle, on dirait que je l'ai acheté aux puces.

— Tu lui as dit que le vintage était à la mode ?

— Bien sûr, comme si elle allait m'écouter. Elle m'écoute déjà à peine quand je lui parle de la nouvelle auxiliaire, alors les fringues...

Personne ne peut comprendre ce que je vis à la maison. Heureusement, Sierra est là. Elle ne comprend peut-être pas, mais elle en sait suffisamment pour être attentive à ce que je lui raconte et ne rien dire aux autres de ma vie familiale. Hormis Colin, Sierra est la seule qui ait rencontré ma sœur.

Elle ouvre mon range-CD.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec l'ancienne ?

— Shelley lui a arraché une touffe de cheveux.

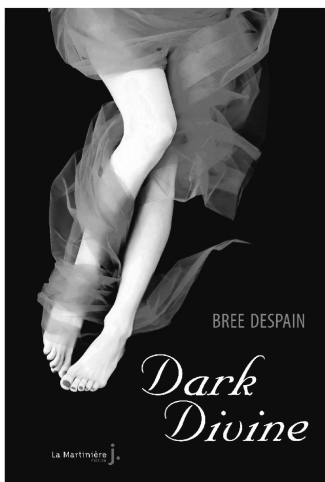
— Aïe !

Je rentre sur le parking du lycée en pensant davantage à ma sœur qu'à ma conduite. Du coup, la voiture pile dans un crissement de pneus, juste avant de percuter un garçon

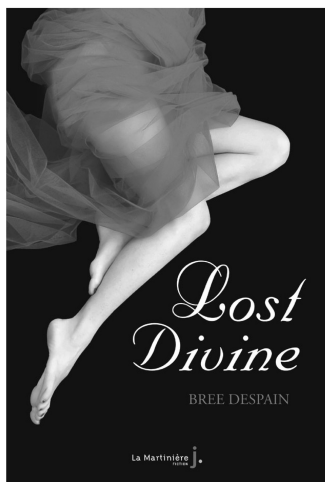
À DÉCOUVRIR ÉGALEMENT...

*Une héroïne en quête d'identité.
Une intrigue captivante.
Un amour mis en péril.*

À PARAÎTRE LE 7 AVRIL 2011



TOME 1



TOME 2

Des romans à succès.

La Martinière **j.**
FICTION

